

3. MARIE LE STER ET JEHANNE LA PUCELLE.

— *In nómine Patris et Filii et Spiritus Sancti, exstinguátur in te omnis virtus diaboli per impositionem mánuum nostrárum...*

— Par ici, dame Jehanne ! Il y en a un autre !

En ce mercredi, 4^e jour de mai de l'an de grâce 1429, Jehanne la Pucelle venait de subir le baptême du feu sous les murs d'Orléans, à la prise de la bastille de Saint-Loup. C'était la première fois qu'elle voyait des blessés et des morts sur un champ de bataille, hormis les quelques scènes de désolation connues dans son enfance à Domrémy lors d'attaques de routiers bourguignons. Jehanne avait demandé à son aumônier et confesseur, le frère Jehan Pasquerel, d'administrer les malheureux moribonds qui jonchaient le coteau de la Loire théâtre de ce mortel affrontement, qu'ils soient Français ou « Godons »¹.

À l'appel de l'homme d'armes, Jehanne accourut, suivie d'un Pasquerel haletant sous sa coule de bure de moine augustin. Le blessé était un homme jeune, une vingtaine d'années sans doute, dont le chapel de fer avait glissé sur le côté, libérant un flot de cheveux blonds. Il avait les yeux encore ouverts et pleins d'effroi. Par-dessus une légère cote de maille, il avait revêtu un surcot blanc frappé d'une croix noire.

— Un Breton ? demanda la jeune fille.

— Oui, dame Jehanne. Il porte la *Kroaz Du*²... C'est sans doute un homme de l'une des compagnies du sire de Rais.

Gilles de Laval, le fastueux baron de Rais, avait emporté la victoire grâce, notamment, à un assaut décisif de ses Bretons. L'une de ses compagnies était commandée par le capitaine Le Ster, lequel avait acquis une grande réputation tout d'abord sur mer, puis sur terre, dans la guerre fratricide qui opposait les « Bretons français » aux « Bretons anglais » dont l'un des épisodes fut le fameux « Combat des Trente » entre Ploërmel et Josselin.

Le jeune agonisant râlait et délirait.

— Aaargh... l'ange... l'ange...

Puis sa tête bascula sur le côté et il rendit son âme à Dieu.

— Regardez, dame Jehanne, dit frère Pasquerel. Cet homme n'a pas été occis par blessures d'armes de guerre. Il semble qu'il ait été tourmenté...

Effectivement, le Breton portait des marques de torture, mais aucun coup apparent d'arme d'estoc, aucune flèche ou vireton fiché dans le corps.

— Il faudrait ramener sa dépouille en ville et la montrer à Marie, la fille du capitaine Le Ster, affirma l'aumônier. Elle possède un don...

— Quoi ! s'offusqua Jehanne. Un don de sorcellerie ?

— Non point ! Marie Le Ster, qui accompagne son père à la guerre parmi la cohorte de femmes qui suit l'armée...

Sur cette troupe de femmes, Jehanne avait son opinion ! Elle y avait vu un grand nombre de ribaudes contre lesquelles elle était entrée en grande querelle. Elle en avait même frappé certaines à coups de bâton, voire de plat d'épée.

1. Surnom donné aux Anglais par corruption de leur juron préféré : *God damned* !

2. La croix noire était l'emblème primitif des Bretons, bien avant l'hermine importée de Normandie au XIII^e siècle et le drapeau actuel, le *Gwenn ha du* (blanc et noir) créé au début du XX^e siècle.

— ... a des facultés particulières qui lui permettent de résoudre des énigmes sur lesquelles les meilleurs sergents royaux se cassent les dents. Elle se comporte un peu comme l'un de mes confrères gallois qui s'est fait une grande réputation en la matière du côté de Shrewsbury, frère Cadfael.¹

— J'ai ouïe parler de ce bénédictin pas comme les autres, fit Jehanne. Faisons selon votre souhait, frère Jehan, ramenons ce malheureux dans la cité.

Marie était agenouillée auprès du corps du jeune Breton, entourée de Jehanne, de frère Pasquerel, du capitaine Le Ster et de Gilles de Rais. Celui-ci était un homme grand et bien bâti. Il avait le poil noir et dru ; après le combat, il avait fait bonne toilette et s'était rasé de près mais son menton gardait une teinte bleutée, ce qui lui faisait donner par les paysans de ses fiefs le surnom de « Barbe Bleue »... Il avait revêtu, à la place de son armure d'acier poli, une longue robe de brocart, écarlate et or, bordée d'une lécice de zibeline. C'était l'un des plus riches féodaux du temps et aussi l'un des plus beaux hommes de la cour. Il aurait pu multiplier les conquêtes féminines mais on lui prêtait d'autres mœurs. Pour l'heure, il avait voué un culte idolâtre à la jeune pucelle de Domrémy. Lorsque, plus tard, celle-ci serait prisonnière à Rouen, il serait l'un des rares capitaines à tenter une action pour la délivrer ; après la mort de Jehanne, il allait peu à peu tomber dans tous les excès dont son tempérament était hélas capable.

— Dame Jehanne, nous voici en présence d'une affaire bien embarrassante, dit le baron de Rais.

— Oui, sire Gilles, car je pense que Marie Le Ster va nous confirmer ce que nous soupçonnions.

— Ce jeune homme ne porte effectivement aucune blessure de guerre, affirma Marie. Il a été torturé à mort et son corps a été transporté sur le lieu où vous l'avez trouvé, le ou les meurtriers ayant pensé vraisemblablement dissimuler le produit de leur forfait au milieu des centaines de cadavres qui jonchaient le champ de bataille. Voyez ces brindilles de plantes prises dans sa cotte de maille et que l'on ne trouve que sur le bord du fleuve... Et puis ses chausses sont encore humides et pleines de sable, ce qui indique qu'il a été traîné sur une plage de la Loire. Je suis assurée que ce jeune homme est parvenu à Saint-Loup par voie fluviale.

— Capitaine, demanda Gilles de Rais à Le Ster, pouvez-vous nous en dire un peu plus sur cet homme d'armes de votre compagnie ?

Jean-Marie Le Ster était un homme de haute stature, au teint hâlé et à la chevelure d'un blond tirant sur le roux. Il avait conservé de son passé de marin une démarche un peu chaloupée. Dans l'armée, il avait une réputation de grande bravoure et était adoré par ses hommes.

— Il s'appelle Raimonnet et vient de la paroisse de Plonéour près de Kemper-Corentin. C'était un archer exceptionnel et le Bâtard² avait demandé qu'il soit détaché à l'escorte de Pierre de Fontenil. Comme vous le savez, messire de Fontenil est l'écuyer chargé des relations entre la ville d'Orléans et la place royale de Chinon où réside Notre Seigneur et Roi, Charles, le septième du nom.

En effet, venus depuis Blois par la Beauce, au nord, s'insinuant ensuite entre la lisière de la grande forêt d'Orléans et les lignes ennemies, au nord-est, des émissaires, des troupes et quelques vivres parvenaient à pénétrer dans la cité assiégée par la porte de Bourgogne, à l'est. Car les Anglais n'avaient pas encore encerclé totalement la ville avec les bastilles qu'ils établissaient peu à peu sur des bâtiments ruinés, et la porte de Bourgogne demeurait libre d'accès. Là, la bastille la plus proche, celle de Saint-Loup, se trouvait à près d'une lieue et ne constituait pas une menace directe ; elle contrôlait plutôt le cours amont de la Loire. C'est cette bastille, installée sur les bases d'une ancienne abbaye, qui venait d'ailleurs d'être prise par les Français.

1. « Les enquêtes de frère Cadfael » par Ellis Peters, collection « Grands détectives », éditions 10/18.

2. Jean, Bâtard d'Orléans, futur comte de Dunois ; il était chargé de la défense d'Orléans durant la captivité en Angleterre de son demi-frère, le duc Charles, le poète, fait prisonnier à Azincourt.

— Messire de Fontenil transporte souvent des fonds destinés à la solde des troupes, ajouta Le Ster, et il possède une escorte de quatre archers d'élite provenant des principales factions de l'ost royal : Armagnac, Auvergne, Anjou et Bretagne, plus deux hommes de la nation d'Écosse. Messire de Fontenil est arrivé ce matin à Orléans en compagnie des troupes de renfort de monseigneur le maréchal de Boussac, mais il est venu aussitôt me signaler que Raimonnet avait disparu au cours du trajet.

— Celui-ci a-t-il pu prononcer quelques paroles avant de mourir ? demanda Marie.

— Très peu de choses, répondit la Pucelle. Il ne cessait de répéter « l'ange... l'ange... » ; peut-être avait-il une vision ?

— Peut-être...

« Il n'y aurait pas que Jehanne la Pucelle pour avoir des visions et entendre des voix célestes ? » pensa Marie...

Un conseil impromptu s'était réuni chez le trésorier du duc d'Orléans, Jacques Boucher. Celui-ci possédait un grand hôtel à pans de bois construit près de la porte Renard, tout à l'ouest de la cité. C'est là que fut hébergée Jeanne pendant son séjour à Orléans.

Au haut bout de la table se tenait, assis bien droit dans une cathèdre de bois sculpté, le Bâtard qui avait pris un air soucieux. C'était un homme encore jeune, âgé d'à peine vingt-sept ans, sur qui reposaient d'énormes responsabilités. Car Charles le Septième avait été clair : Orléans ne devait pas tomber aux mains des Godons, ni des Bourguignons ! Mais plusieurs des conseillers du roi ne semblaient pas du même avis, à commencer par le grand chambellan, Georges de La Trémoille, et le chancelier de France, l'archevêque Regnault de Chartres. Jehan d'Orléans était ce jour-là vêtu d'une robe de couleur puce sur laquelle pendait un lourd collier d'or, et il était coiffé d'un chaperon de drap noir qui dissimulaient totalement les cheveux qu'il portait très courts, coupés « à l'écuelle » selon la mode des hommes de guerre du temps. On l'appellerait le « beau Dunois » et Marie admirait pour l'heure ses beaux yeux sombres dans un visage aux traits réguliers, au menton volontaire.

En face de lui étaient assis Gilles et Jehanne, au côté du maréchal de Boussac et du gouverneur d'Orléans, Raoul de Gaucourt. Un peu en retrait se tenaient, debout, Marie et son père qui avait conservé son armure.

— La situation de la ville est tellement critique, dit le Bâtard, qu'il faut craindre la moindre tentative de déstabilisation, voire de trahison. Approchez, Marie ! Répétez-nous vos constatations.

Et Marie répéta au Bâtard ce qu'elle avait déjà affirmé à Jehanne et à Gilles de Rais. Les traits de Jehan d'Orléans se firent encore un peu plus soucieux. On pouvait dire, assez sûrement, comment était mort le jeune Breton. Mais *par qui* et *pourquoi* avait été commis ce crime – car c'était bien d'un crime qu'il s'agissait – voilà ce qu'il importait de savoir au plus vite. Et tel fut le but de la mission exceptionnelle qu'il confia à Marie Le Ster.

— Dame Marie, vous serez assistée par votre père, le capitaine Le Ster, et par un homme d'armes de toute confiance qu'il désignera car il se peut qu'il y ait danger à enquêter sur cette affaire. Vous ne rendrez compte qu'au baron de Rais, à Jehanne la Pucelle et à moi-même. Messire de Gaucourt vous donnera un sauf-conduit pour vous permettre d'accéder à tous les camps militaires et à vous rendre en tel lieu qu'il vous paraîtra nécessaire. Allez et advienne que pourra !

Comme la Pucelle, Marie revêtit un habit d'homme, chausses grises, brigandine et chaperon noirs. Sans vouloir sacrifier sa chevelure comme Jehanne l'avait fait, elle dissimula habilement sa longue tresse châtain clair sous le chaperon. Sur la brigandine, elle sangla un ceinturon de cuir où elle accrocha une dague à rouelle. Elle fit harnacher son cheval, Twingo, un magnifique bai à la crinière de jais ; elle le fit mettre en réserve dans l'écurie de Jacques Boucher pour le cas où elle aurait besoin de se déplacer rapidement. Le capitaine Le Ster enleva l'armure qui ne le quittait guère d'ordinaire pour prendre lui aussi une tenue plus légère mais avec également une brigandine,

cette cotte garnie de plaques de fer qui protégeait quelque peu des coups d'armes blanches. Ainsi vêtus, le père et la fille ressemblaient à tant d'autres « brigands » qui constituaient la base de l'armée royale. Le capitaine s'adjoignit un homme de sa compagnie dont la réputation n'était plus à faire, un certain Fortin. C'était un homme gigantesque dont la hache d'armes tout aussi gigantesque avait déjà occis tant de Godons que ses compagnons en avait fait un personnage quasi mythique.

Marie souhaita tout d'abord interroger un à un les membres de l'escorte dévolue à Pierre de Fontenil. Elle commença par le plus âgé, un Auvergnat qui répondait au prénom d'Archambault et qu'elle trouva à la taverne du Lion d'Or. Il y jouait aux dés avec un compère, vraisemblablement écossais à considérer son étonnante chevelure flamboyante, tout en buvant une pinte de vin. Elle le pria de lui raconter comment ils étaient revenus à Orléans et comment ils s'étaient aperçus de la disparition de leur camarade breton.

— Dans la joyeuse confusion qui régnait dans cette troupe en marche vers la gloire, notre petite escorte est parvenue dans le désordre à Orléans, bien après notre maître, messire de Fontenil, qui chevauchait en tête auprès du maréchal. Seuls les deux Écossais se tenaient au plus près de lui. Guillhem et moi sommes arrivés un peu plus tard, et Yvon le dernier. Car Raimonnet, lui, n'est jamais arrivé à Orléans... vivant du moins.

— Qui est Yvon ? demanda Marie.

— C'est l'Angevin, répliqua l'Auvergnat.

« L'ange... l'ange... vin ! » pensa Marie. Une connexion venait de se faire dans ses petites cellules grises...

— Où puis-je trouver Yvon ? questionna la jeune femme.

— Il a demandé à rester à la garde du camp de Saint-Loup. C'est de là que nous partirons demain pour franchir le fleuve sur un pont de bateaux afin d'assaillir la bastille de Saint-Jehan-le-Blanc, sur la rive sud.

Pour Marie, il importait de faire vite ; la nuit n'allait pas tarder à tomber. Elle enfourcha Twingo et, suivie de Le Ster et de Fortin, elle sortit d'Orléans par la porte de Bourgogne grâce au sauf-conduit de Gaucourt et se rendit au galop à Saint-Loup, à travers les faubourgs qui avaient été rasés par les Orléanais pour éviter aux Anglais de s'y embusquer. Au camp, elle trouva sans difficulté le dénommé Yvon. Il s'était approprié une petite tente de toile écrue sous laquelle il poursuivait avec trois ou quatre acolytes une conversation dont l'animation semblait plutôt due à l'alcool qu'à une franche camaraderie. Ces camarades, d'ailleurs, ne semblaient pas valoir la corde pour les pendre... S'il y avait des brigands dans l'armée, ils étaient bien de ceux-là. Yvon ne paraissait pas valoir mieux qu'eux, mauvaise vêtue, mine sombre et regard fuyant.

Dès que Marie prononça le nom de Raimonnet, il prit son élan pour s'enfuir. C'était sans compter sur Fortin. Un croc-en-jambe fit chuter l'Angevin avant même qu'il ait atteint la tenture fermant le tref et il reçut sur le dos une masse de plus de deux cent livres propre à l'immobiliser pour le temps que voudrait le géant breton.

— Eh bien, messire Yvon ! lui lança ironiquement Marie, pourquoi vouloir nous quitter précipitamment ? Entre gens de bonne compagnie, nous pouvons avoir une petite conversation fort instructive... J'ai moult renseignements à vous demander ! Installons-nous confortablement et causons.

Fortin attrapa l'homme par les épaules et l'assit sans ménagement sur une botte de paille dans un coin de la tente. Il s'installa lui-même sur une botte voisine et prit ostensiblement sa formidable hache d'armes dans ses mains colossales. Ce Breton était une puissante force de dissuasion. Mais l'Angevin semblait coriace.

— Vous perdez votre temps ! Je ne vous dirai rien !

— Très bien ! Menons-le chez le Bâtard !

C'est ainsi qu'Yvon l'Angevin se retrouva dans une basse cellule du châtelet d'Orléans, face au Bâtard et à Gilles de Rais. Outre Marie, Le Ster et Fortin, il y avait aussi la Pucelle, plusieurs capitaines, des hommes d'armes et deux personnages dont le costume écarlate et les bras nus musculeux ornés de bracelets de cuir ne laissaient aucun doute sur la fonction. Mais le Bâtard n'était pas décidé à employer la force dans l'immédiat.

— Nous allons te laisser seul cette nuit dans cette ambiance propice à la réflexion, dit-il à Yvon. Nous verrons demain si tu es plus raisonnable.

Puis, s'adressant à la Pucelle, au maréchal commandant l'armée et autres capitaines :

— Il est à craindre une possible trahison. Aussi ne donnerons-nous pas demain, jeudi, l'assaut sur Saint-Jehan-le-Blanc comme prévu. Pour ménager le moral des hommes, nous prétexterons une trêve en l'honneur du saint jour de l'Ascension de Notre Seigneur. Mes dames, mes sires, il se fait tard, retirons-nous. Laissons le prisonnier à ses réflexions.

Après la victoire de Saint-Loup, la nuit fut joyeuse dans la cité orléanaise illuminée d'une multitude de torchères. Aux airs enjoués des *pipers* des archers écossais se mêlèrent les sonorités aigrettes des musettes et chalémies¹ des soldats français, le tout scandé par les tambours. Ces musiques martiales et les clameurs du peuple qui s'échappaient des remparts, répercutées par les eaux du fleuve dans la nuit printanière, ainsi que les lueurs inhabituelles planant au-dessus de la ville, inquiétèrent fort les Godons terrés dans leurs bastilles.

Le lendemain, le baron de Rais, accompagné de Jehanne, de Marie et d'un groupe impressionnant d'hommes d'armes, auxquels s'étaient joints les deux hommes en rouge, revint à l'aube dans la geôle où l'Angevin avait passé une nuit angoissante en compagnie de peu sympathiques rongeurs... Nuit inconfortable, aussi, en raison de l'humidité du fleuve sourdant dans ce sous-sol du châtelet. La lueur des torches accentuait les méplats du visage du prisonnier et trahissait son inquiétude. Il semblait devenu effectivement moins arrogant. Finalement, il n'avait pas grand-chose à perdre, hormis sa vie !

— Je vous dirais tout moyennant ma vie sauve, avança Yvon.

— Tu as ma parole de gentilhomme, assura Gilles de Rais.

Et Yvon l'Angevin, qui n'avait pour tout viatique qu'un quignon de pain et une cruche d'eau, se mit à table...

Quelques jours auparavant, alors qu'il se trouvait à Chinon où il avait accompagné son maître, il avait surpris une conversation entre le roi, la duchesse d'Anjou² et Pierre de Fontenil. La duchesse assurait qu'elle s'était procurée un plan de souterrains qui parcouraient le sous-sol d'Orléans. Ces souterrains secrets, dont certains passaient sous le cours du fleuve, permettaient d'aller depuis la crypte de la cathédrale de la cité jusqu'aux bâtiments religieux sur lesquels les Anglais avaient bâti leurs bastilles mais aussi au fort des Tourelles, la puissante forteresse qui contrôlait le pont sur la Loire et dont l'ennemi s'était emparée en octobre 1428. Yolande remit ce plan, enfermé dans une petite cassette, à Pierre de Fontenil afin qu'il le remît aux assiégés. Bien évidemment, ce document ne devait en aucune manière tomber aux mains des assiégeants qui auraient pu investir la cité sans pratiquement coups férir.

Pour le voyage de retour vers Orléans, Pierre de Fontenil avait partagé les diverses cassettes renfermant documents et bourses d'écus d'or entre les hommes de son escorte. Le précieux plan secret avait échu entre les mains du Breton, Raimonnet.

Yvon avait tout de suite vu le parti qu'il aurait pu tirer de la vente de ce document aux Anglais. Dès la première halte de l'armée que Fontenil accompagnait, il s'était assuré l'aide de quelques hommes sans scrupule.

1. Ancêtres de la cornemuse et du hautbois utilisées comme instruments de musique militaire.

2. Yolande d'Aragon, duchesse douairière d'Anjou, belle-mère de Charles VII.

A la première occasion, ils assaillirent Raimonnet. Las ! Celui-ci n'était plus en possession du plan. Les tortures n'avaient pas permis de lui faire avouer ce qu'était devenu le document, sauf que le malheureux avait avancé qu'il avait entendu dire qu'une copie du plan se trouvait à l'abbaye de Saint-Loup. Les acolytes d'Yvon avaient alors évacué Raimonnet sur une barque et remonté le fleuve jusqu'à Saint-Loup. Mais ils y étaient parvenus alors que la bataille y faisait déjà rage et ils y avaient abandonné le corps.

Ils avaient ensuite fouillé les décombres de l'abbaye mais n'avaient trouvé aucune trace du précieux plan. Marie se proposa de poursuivre ces recherches, avec Fortin.

Lorsque le baron de Rais vint rapporter les aveux de l'Angevin au Bâtard, celui-ci éclata de rire.

— Certes, cette affaire a hélas entraîné la mort d'un homme ! Mais je connais fort bien ce plan : il s'agit là d'une plaisante bouffonnerie. Ces souterrains sous le fleuve ne sont qu'une légende tenace... ils n'ont jamais existé !

En compagnie de Fortin, Marie s'était introduite dans les décombres encore fumant de l'abbaye de Saint-Loup. Elle fouillait chaque recoin susceptible de recéler une cache pour le fameux plan. Ayant quitté le baron de Rais avant qu'il n'aille faire son rapport au Bâtard, elle ignorait la réponse de celui-ci et l'inanité de ce plan.

Elle était penchée sur un amoncellement de moellons et de poutres calcinées lorsqu'elle entendit un cri : Fortin venait d'être atteint par trois flèches tirées par des archers embusqués. Aussitôt le groupe d'Anglais, qui s'était caché dans un recoin des ruines, s'abattit sur la jeune femme et s'en empara. Dévalant le coteau jusqu'au fleuve avec leur captive, les Godons embarquèrent promptement et traversèrent la Loire jusqu'à la bastille de Saint-Jehan-le-Blanc.

Ils présentèrent à leur capitaine leur prise vêtue de ses chausses grises, de son pourpoint et de son chaperon noirs, mais aucune méprise sur son sexe n'était possible. Le capitaine anglais se trompa de personne néanmoins :

— La « putain des Armagnacs »¹ ! Ah ! Ah ! Ah ! Nous allons vous faire passer à la postérité, ma mie !

Dans une atmosphère onirique, Marie était fermement maintenue par quatre Godons patibulaires et grimaçants, tandis qu'un autre approchait un chaudron plein de bronze en fusion, au milieu d'irruptions de fumées irisées, sous le regard goguenard du capitaine. Vêtu d'une cotte écarlate, arborant des moustaches effilées aux pointes en croc et la crête de son chaperon noir formant comme deux cornes dressées vers un ciel d'apocalypse, il était l'incarnation de Belzébuth.

— Nous allons faire de toi une charmante statue !...

— Mary ? Ohé, Mary !

Mary Lester s'agitait dans son transat, à l'ombre de la glycine qui escaladait le mur de son petit jardin de la venelle du Pain-Cuit, à Quimper. Jean-Marie Le Ster, son père, s'évertuait à la réveiller de cette sieste à laquelle elle s'était abandonnée en cet après-midi de dimanche malgré la présence d'un groupe d'amis.

— À vos ordres, capitaine ! hurla Mary en sortant de son sommeil.

— Que lui arrive-t-il ? fit Amandine Trépon, sa voisine et confidente.

— Elle a dû faire un mauvais rêve... constata Jean Failler, celui qui relatait si bien, par une série de romans à succès, les enquêtes de l'officier de police Mary Lester.

— Où suis-je ? demanda celle-ci, apeurée.

1. Surnom injurieux qui avait été donné à Jeanne d'Arc par les Anglais.

- Mais chez vous, Mary, lui répondit Amandine avec des trémolos dans la voix.
- *Putain*, Mary, qu'est-ce qui t'arrive ? fit Jean-Pierre Fortin, son équipier habituel qu'elle appelait affectueusement Jipi.
- Aïe aïe aïe ! Je crois bien que j'ai fait un rêve qui a viré au cauchemar ! On a voulu me transformer en statue coulée dans le bronze...
- Comment ? fit Jean Failler. Il va falloir que vous nous racontiez ça !
- Volontiers. Tout a commencé le 4 mai 1429...

JEAN-CLAUDE COLRAT
Orléans, mai 2009